

GOULET, Henri – *Histoire des pensionnats indiens catholiques au Québec. Le rôle déterminant des pères oblats*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016, 221 p.

À la fin des années 1950, quatre pensionnats indiens furent implantés au Québec alors qu'au même moment, dans l'Ouest, débutait progressivement le démantèlement de ce système mis en place à la fin du XIX^e siècle. Ce fait surprenant, peu abordé dans la littérature, est le point de départ de ce livre. Pour l'auteur, comme l'indique le sous-titre, l'explication principale réside dans le lobbying incessant des Oblats auprès du gouvernement fédéral ainsi que dans les stratégies déployées par cette congrégation pour porter à bras le corps ces établissements dans un contexte de sous-financement et de transformations politiques majeures. L'auteur montre en effet que l'État canadien prévoit désormais de scolariser les enfants autochtones dans des écoles publiques de jour lesquelles répondent à moindre coût et avec la même efficacité au projet d'assimilation. S'appuyant principalement sur les correspondances oblates, l'auteur révèle ainsi comment les missionnaires Oblats « recrutent » les enfants dans les communautés, organisent en véritables logisticiens les voyages en train et jouent de leur influence en haut lieu pour établir des pensionnats indiens au Québec. Le livre est divisé en cinq chapitres. Le premier s'attache au contexte politique et juridique qui précède la mise en place des pensionnats au Québec. Les quatre chapitres suivants sont consacrés chacun à l'un des quatre pensionnats québécois, soit respectivement : Fort Georges, Sept-Îles, Saint-Marc-de-Figuery (Amos) et Pointe-Bleue (Mashteuiatsh). De nombreuses photographies, tableaux et cartes émaillent la lecture. Une série d'annexes rassemble également les dates importantes et plusieurs textes clefs d'organisations religieuses ou du gouvernement fédéral.

Le rôle actif joué par les Oblats est bien illustré par l'auteur, particulièrement dans le premier chapitre. Celui-ci donne une grande place au matériau brut et la lecture des correspondances est enrichissante. Mais disons-le d'emblée, le principal problème de l'ouvrage est que l'auteur ne se contente pas de rendre compte de la responsabilité de la congrégation oblate dans la mise en place d'un système de pensionnats indiens au Québec. De manière sous-jacente, l'auteur propose une nouvelle historiographie des pensionnats indiens, plus nuancée et propre à la spécificité québécoise. Goulet juge en effet que l'historiographie dont a accouché la Commission de vérité et réconciliation du Canada (CVR) est trop sombre, univoque et négative, mais qu'elle est également produite dans une perspective canadienne-anglaise laquelle ne rendrait pas compte de la singularité québécoise et catholique. Outre le fait que l'auteur n'a manifestement pas pris la peine de lire le rapport final de la CVR, vouloir faire une histoire nuancée des pensionnats en se basant uniquement sur les correspondances oblates est pour le moins surprenant. Soulignons ici que le rapport final de la CVR, lui, se fonde à la fois sur des témoignages oraux et sur des recherches exhaustives dans les archives des autorités fédérales, oblates, etc. Ce rapport ne néglige d'ailleurs pas complètement les moments agréables vécus par certains pensionnaires

(apprentissage de la langue, sport, etc.). Bref, on pourrait multiplier les exemples qui contredisent l'idée d'une historiographie univoque.

Le récit de voyage du père Clément Couture parti l'été 1950 « chercher une quinzaine de petits Indiens à la Pointe-Bleue » (p. 73) pour remplir le pensionnat de Fort Georges situé en « milieu farouchement protestant » (p. 71) illustre la position ambiguë de l'historien vis-à-vis des sources. Le père Couture raconte ainsi comment il fait sa « cueillette » d'enfants et, selon lui, c'est un succès. « Nos quatre petits Indiens de l'an dernier ont apparemment fait de la bonne "propagande" [...] Ces pauvres gens qui se trouvent en pleine civilisation, sentent le grand besoin d'une éducation qu'ils n'ont pas reçue eux-mêmes et qu'ils ne peuvent donner à leurs enfants; et ils sont prêts à faire les sacrifices de séparation afin de leur procurer le grand bienfait d'une éducation chrétienne » (p. 74). Ce long récit, largement romancé et dans lequel le père Couture fait figure de héros, contraste vigoureusement avec les récits des anciens pensionnaires et de leurs familles qui évoquent plutôt cette rupture en termes de traumatisme.

Les écrits des Oblats permettent de cerner le regard ethnocentriste et paternaliste du colonisateur. Le problème est que Goulet passe sous silence les rapports de pouvoir qui structurent les relations entre les Innus et les missionnaires, le poids de la colonisation, et voit dans ces écrits la preuve que « l'obligation de sortir les enfants des réserves n'est pas seulement un geste autoritaire de la part des agents des Indiens et des missionnaires, mais aussi de la part des parents, qui veulent le plus grand bien pour l'avenir de leurs enfants » (p. 184). Les multiples conclusions auxquelles aboutit l'auteur, que ce soit au sujet de la langue et de la culture que les Oblats auraient activement contribué à protéger (voir le chapitre sur le pensionnat de Sept-Îles) ou du rôle des pensionnats dans l'émergence des leaders autochtones, reposent sur un procédé d'écriture où se mêlent les voix des Oblats et celle de l'historien. Le lecteur peine ainsi bien souvent à discerner les niveaux d'analyse, voire éprouve à certains passages un malaise, compte tenu du manque de recul critique de l'auteur.

L'a priori de vouloir faire « ressortir le caractère spécifique de l'histoire du Québec » (p. 9) sans replacer cette supposée singularité dans l'histoire globale, l'émergence des mouvements politiques autochtones, Vatican II et les nombreux conflits et crises qui émaillent le travail des missionnaires, offre une vision partielle et donc partielle de l'histoire des pensionnats. Pour le dire simplement, l'auteur compare l'incomparable : les pensionnats à l'Ouest ferment, la missiologie est en pleine mutation. Conclure que les missionnaires oblats ont une approche moins assimilationniste que leurs collègues protestants me semble être une erreur d'interprétation. Les éléments présentés par l'auteur viennent eux-mêmes contredire sa thèse. Les clichés, par exemple, montrent des jeunes Algonquins, Cris ou Innus revêtus d'uniformes identiques, cravates au cou, en rang, les corps dressés, sont à quelques détails près les mêmes photographies que celles prises dans les pensionnats de l'Ouest soumis pourtant à ce que l'auteur nomme une « approche très victorienne d'assimilation rapide des populations autochtones » (p. 11).

L'originalité de l'ouvrage réside dans le fait que l'auteur révèle que la congrégation oblate au Québec s'est farouchement opposée aux réformes fédérales visant à scolariser les enfants autochtones dans les écoles publiques. Pour les missionnaires, il faudrait au contraire maintenir le système des pensionnats afin de retarder la « désindianisation ». Il est fort regrettable que la dimension normative du travail analytique parasite aussi fréquemment le travail d'archive intéressant et nécessaire effectué par Goulet. Comment l'historien a-t-il pu en effet passer à côté du paradoxe missionnaire qui ressort de la lecture de l'ouvrage, mais qui reste malheureusement non analysé et qui est ainsi formulé : « Éduquons nos enfants, non pour les “désindianiser”, mais simplement pour en faire de bons chrétiens » (p.105).

Brieg Capitaine
Université d'Ottawa

HEASLEY, Lynne et Daniel MACFARLANE (dir.) – *Border Flows: A Century of the Canadian-American Water Relationship*. Calgary, University of Calgary Press, 2016, 368 p.

« La nature ne connaît pas de frontières. » Cette phrase érigée en proverbe par les militants écologistes et les organismes de conservation part d'un constat : celui de la porosité des frontières politiques et de la complexité des écosystèmes qu'elles traversent. Au croisement de l'histoire environnementale et de l'écologie politique, l'ouvrage dirigé par Lynne Heasley et Daniel Macfarlane s'intéresse aux plus « fluides » de ces espaces, les hydrosystèmes, et à la plus longue de ces frontières, celle entre le Canada et les États-Unis. Huit provinces et territoires canadiens sont ainsi connectés à treize États américains sur plus de 5 000 kilomètres par de nombreux lacs, rivières et bassins versants... et océans. Depuis la fin du XIX^e siècle, les évolutions politiques, économiques et environnementales ont ainsi obligé les deux pays à développer des stratégies de gestion de ces espaces de contact particuliers.

L'introduction des éditeurs met le sujet en contexte ; elle insiste notamment sur les nombreuses dualités historiographiques qu'il convient de dépasser : l'opposition pénurie/abondance (Ouest/Est, aride/humide) constitue les deux paradigmes de l'histoire de l'eau en Amérique du Nord, mais le contexte frontalier encourage à d'autres narrations tenant compte des spécificités locales et de la complexité des relations homme-milieu.

Ouverte par Dave Dempsey, la première partie de l'ouvrage, sans doute la plus technique, permet de poser les enjeux de ces environnements partagés. Les trois contributions invitent à considérer les frontières et l'eau comme des processus qui dépendent de contextes sociaux et naturels particuliers, et non comme des entités réifiées, immuables dans le temps et dans l'espace. La région des Grands Lacs, étudiée par Noel D. Hall et Peter Starr, constitue un cas d'école. Exemple